L'homme enraciné dans le temps : tenir son existence par le détail et l'instant

Clara Poirier

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/pa/570>

DOI : 10.4000/pa.570

ISSN : 2273-0362

Éditeur

Université Lumière Lyon 2

Édition imprimée

Pagination : 76-92

ISBN : 1634-7706

ISSN : 1634-7706

Référence électronique

Clara Poirier, « L'homme enraciné dans le temps : tenir son existence par le détail et l'instant », *Parcours anthropologiques* [En ligne], 12 | 2017, mis en ligne le 20 décembre 2017, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/pa/570> ; DOI : 10.4000/pa.570

L'homme enraciné dans le temps : tenir son existence par le détail et l'instant

Clara Poirier

Université Jean Moulin Lyon 3

L'existence humaine se déroule dans le temps : le temps cosmique et historique, le temps individuel, le temps de chacun et des collectivités. Comment décrire le temps de l'existence humaine, le ressenti qui traverse toutes ces échelles ? Cette question est double, car il s'agit à la fois d'explorer plusieurs façons possibles de décrire la façon dont nous vivons ce qui nous fait passer, plus ou moins ajustées à notre réalité ; mais il s'agit aussi de choisir une approche, une position particulière à partir de laquelle formuler ces différentes descriptions, sculptées par une façon de regarder les hommes. Je propose pour « décrire l'existence humaine » de travailler le thème du temps du point de vue de la philosophie. Cette discipline omnivore permet de traiter les deux aspects de cette question, en s'alimentant de plusieurs autres disciplines et en les mettant en dialogue. C'est la raison pour laquelle cette réflexion ne s'appuie pas sur un travail de terrain. Le terrain se fera sur un champ de mots, les mots de l'anthropologue, les mots du romancier, les mots du philosophe ; leur observation mènera à une mise en dialogue analytique et synthétique, au service du thème du temps, et sous l'angle choisi du concept de détail et de l'hypothèse de la prévalence de l'échelle du minimal dans l'existence humaine.

Comment, donc, décrire ce qu'est le temps pour les êtres humains ? J'en propose ici une description basée sur l'attention portée aux détails au sein d'instantanés tissés entre eux. C'est un possible parmi d'autres. Pour ce faire, je valorise la démarche qui part d'une position intérieure vis-à-vis de l'être humain, qui s'intéresse à la subjectivité et qui valorise ce qui déborde de l'ordre du rationnel¹. Ce genre de démarche apparaît dans les mots de l'anthropologie de Albert Piette, et semble s'épanouir complètement dans ceux de la littérature, notamment chez Virginia Woolf. Le paysage temporel que je propose résulte donc d'un angle de vision bien précis, choisi pour sa capacité à valoriser les imperfections de la subjectivité personnelle comme étant des caractéristiques fondamentales et puissantes de l'humain. Afin de prendre le contre-pied de l'éloge récurrent des capacités rationnelles et

1 Il ne s'agit pas d'une valorisation binaire et exclusive entre subjectivité et objectivité, et, un cran au-dessus, entre l'ordre du rationnel et celui de l'irrationnel. Il s'agit plutôt de souligner ce qui chez une personne relève de sa singulière sensibilité et émotivité afin que cela ne soit pas secondaire au moment de l'observer, mais bien mêlé au reste ; je recherche une démarche qui puisse lier le petit monde singulier de chacun aux grands mondes partagés.

techniques de l'homme, de ce qui finalement le rapproche de la machine, l'échelle du minimal décrite par l'approche subjective des mots empreints de sensibilité et d'imaginaire permet de préserver et de renforcer la spécificité de nos existences, leur humanité².

Je suivrai cinq étapes : proposer une échelle pour les unités qui composeraient le temps humain ; observer cette composition et ses dynamiques internes ; comprendre le présent comme cœur évanescent du temps ; penser les hommes liés entre eux à travers le temps ; et finalement, proposer un lien entre l'homme et tout ce qui lui est autre, à travers le temps. Il s'agit d'un enracinement.

FRAGMENTER LE TEMPS

La perception de l'espace est partielle. Nous ne voyons jamais toutes les facettes des objets, ne sentons pas toutes les odeurs à la fois, tous les sons, toutes les textures. D'une part, parce que la portée de nos sens est limitée, d'autre part parce que notre capacité d'attention est sélective. Notre représentation du monde n'est ni totale, ni pleine ; mais cela fait de l'homme l'empereur de l'aspérité, car il est sensible aux nuances. Capables d'abstraction et d'analyse, et plongés dans un monde riche et inégal, nous ne sommes certes pas à même de saisir immédiatement et de retenir les caractéristiques physiques précises de ce qui tout ce qui nous entoure, mais cette perception sélective et oublieuse capable de nuance donne du sens à notre existence, nous rend sensibles à l'émotion dont les choses sont porteuses, à la poésie des détails, à une forme de sens plus riche que celle de la logique de l'utile et du quantifiable ; en somme, aux aspérités plutôt qu'à la lisse unité mesurable.

Je considère que l'espace est la peau du temps, il en est l'expression. C'est l'idée de mon sujet de mémoire, qui pourrait se résumer ainsi : en observant un caillou, on peut voir plus qu'une miette d'espace, si l'on se souvient qu'il a duré, qu'il existe dans le temps (dans sa temporalité très spéciale et mystérieuse, difficile mais belle à imaginer ; et dans notre temporalité humaine, qui pourrait par exemple le dater géologiquement, ou bien le marquer d'un souvenir) ; on peut voir une présence, et c'est alors comme si la miette d'espace était éclairée de l'intérieur par une goutte de temps, qu'elle renferme de manière poreuse, qu'elle habille d'une peau de pierre...

En partant de cette indissociabilité entre l'espace et le temps aux yeux de l'homme, on peut dire que si la perception de l'espace est partielle et sélective,

2 De même que dans la note précédente, la confrontation entre homme et machine n'est pas un jugement binaire, mais une façon de souligner ce que l'on regarde moins afin de rétablir un équilibre qui permette d'envisager les nuances et ambiguïtés entre les deux termes opposés. De plus, la machine a sa propre poésie ; mais il s'agit bien de l'observer en détail, d'écouter ce qui nous touche chez elle et d'en imaginer la vie singulière que de vouloir exprimer cette poésie. Ce glissement de regard permet de nuancer les oppositions binaires, d'entrevoir les porosités.

alors le temps nous apparaît sous les mêmes logiques : un tissu d'instants qui prennent sens entre eux, de manière réticulaire, plutôt qu'un flux compact et immédiatement lisible de durée.

On peut alors penser à deux théories philosophiques du temps : la durée selon Henri Bergson, grand flux qui parle à notre intuition plutôt qu'à notre intelligence, et l'instant selon Gaston Bachelard, atome solitaire du présent. Avec l'idée bergsonienne du flux indivisible, le présent dure, le passé s'accumule en lui et il se tend vers l'avenir. G. Bachelard renverse ce tableau du temps : la durée est un effet de perspective, elle est une construction complexe, alors que l'instant répond à notre conception immédiate du temps. Le temps est arithmétisé, et la durée « n'est qu'un nombre dont l'unité est l'instant » (Bachelard, 1966 : 38). Schématiquement, nous avons donc d'une part une vue du temps comme flux continu, d'autre part l'idée d'une suite discontinue d'unités multiples et atomiques, solitaires, les instants. Si je prends ici le parti de la théorie de l'instant, ce n'est pas sans réserve. L'instant doit faire partie d'un ensemble d'instants tissés dans la durée, qui se répondent, se corrigent et se retrouvent, au sein d'une vie humaine, aux côtés d'autres individus. Il s'agit de trouver une voie intermédiaire entre la discontinuité et le flux diluant. J'en propose une ici, en croisant des pistes de A. Piette et de V. Woolf : il s'agit de dire que la dynamique de l'instant non solitaire est possible grâce à l'échelle du détail, perçu non comme point mais comme pépite spatio-temporelle, c'est-à-dire comme croisement, articulation, comme une réalité matérielle et non arithmétique, pétrie d'espace et de temps. Les instants sont liés entre eux dans la durée par un réseau de souvenirs déposés dans des détails. Au présent, les instants se stratifient en fonction des différents rythmes de l'attention, qu'articulent les détails. En somme, le détail, en tant que réalité matérielle, est ce sur quoi prend appui cette description du temps : du fait qu'il soit marginal, discret, sans importance, il est en fait le meilleur support possible pour les rythmes, il joue le rôle de liant silencieux entre les instants flamboyants, car il est partout, dans toutes leurs strates, sans pour autant y prendre part.

Un détail est éclairé par l'attention comme un élément qui se détache de son tout. Il a un faible rôle représentatif, ce qui le détache du tout : le détail, par définition, est ce qui ne joue pas un rôle central dans la situation. Cela dit, il est en fait plus présent que tout le reste. Peu lié à la situation en cours et à son vernis de sens référentiel, il est une sorte de matière brute, qui absorbe comme une éponge l'ambiance et le poids émotionnel de ce que vit la personne qui évolue dans l'environnement en question, qu'elle le remarque ou pas. Il marque alors la mémoire de façon plus durable. Les mots du poète Antonio Machado : « Sólo recuerdo la emoción de las cosas » (1990 : 429)³. Les détails se tissent entre eux au sein de la mémoire, et deviennent porteurs de sens. En termes spatiaux, le détail est donc un élément libre d'interprétation qui absorbe l'ambiance et la charge émotionnelle de la situation, tout en rendant

3 « Je ne me souviens que de l'émotion des choses » (traduction de l'auteur).

possible une brève excursion hors du système de sens projeté sur le monde pour entrevoir le caractère insaisissable et irréductible à la simple raison de tout ce qui nous entoure. Mais, si le détail est une pépite spatio-temporelle, un grain d'espace qui exprime un fragment de temps, comment définir le détail en termes temporels ? Les mots de l'anthropologue, relayés par ceux de la romancière, permettent d'affiner cette notion afin de décrire la durée comme tissu d'instantanés stratifiés et noués de détails.

TISSER LE TEMPS

L'anthropologie empirique de A. Piette propose une démarche scientifique pour décrire l'existence humaine. Selon lui, l'homme a une unité propre et constitue donc un objet d'étude à part entière, total et suffisant, pour la science. Il s'agit donc d'une étude anthropologique de chaque individu humain dans toute sa singularité, et, par collection et croisement d'information, d'une esquisse des différents modes de présence de l'homme pour construire une anthropologie des existants. Il s'agit d'une anthropologie existentielle : l'observation et la description servent la recherche de propriétés de l'humain pour dégager les caractéristiques générales de la manière humaine d'exister (Piette, 2008 : 1). Il développe aussi une anthropologie existentielle : « partir de sa propre expérience sous la forme d'une autoethnographie détaillée pour dire quelque chose sur l'être humain » (Piette, 2005 : 113), avec un essai qui retrace l'expérience du deuil vécue par l'auteur. Le propre de l'homme, selon A. Piette, est son importante part de « moindrité » (2016b), c'est-à-dire de dégageant, sans désengagement, vis-à-vis des situations dans lesquelles il se trouve : il s'écarte souvent des grandes lignes de l'action, s'égare dans ses pensées, dans des petits gestes, se dilue constamment, sans pour autant sortir vraiment de ce qu'il est en train de vivre. V. Woolf rejoint cette dernière prise de position, mais procède différemment. Ses écrits littéraires, caractérisés par leur aspect descriptif et contemplatif, déroulent un flux de pensée narré à travers plusieurs personnages liés entre eux. Il s'agit d'une mise en dialogue interne, à la troisième personne, de différents modes d'être dans des situations quotidiennes. Ces fictions donnent toujours une grande importance aux différents détails remarqués par chacun, détails par lesquels les personnages tentent de saisir la vie alors qu'elle s'échappe.

Les détails sont, dans l'anthropologie existentielle, les restes du vécu de chaque situation, importants en tant qu'ils ne sont pas importants au sein de cette situation. Ils sont des gestes, des pensées, des miettes qui émanent de l'être alors qu'il s'évapore constamment, suffisamment pour amortir et adoucir sa présence parmi tout ce qui le sollicite, tout en poursuivant le fil de son vécu. Dans son essai d'anthropologie existentielle, A. Piette définit l'état de détail comme une forme de présence en suspension qui ne demande pas à

être vue, « don sans obligation de réciprocité », comme ce qui « donne des signes de sa présence comme absent » (2005 : 120). Le détail, et son état vu de l'extérieur, sont dans les mots de l'anthropologue des restes de l'humain ou de ce qui s'y rapporte. Mais j'ai aussi parlé de détail spatial, détail-éponge, c'est-à-dire de ces choses minuscules qui sont les restes du décor, un éclat, une couleur, un objet auquel on n'a pas besoin de prêter attention pour que la situation se déroule correctement, mais que l'on retient ; ce genre de détail est très présent dans l'écriture de V. Woolf, en plus du détail qui émane de l'humain, des petits gestes, des pensées et intentions insignifiantes mais passionnantes que l'on trouve au détour de chaque scène et que la romancière fait l'effort d'éclairer, comme A. Piette. On verra aussi plus loin la place du détail dans la mémoire chez V. Woolf, similaire à celle évoquée par le poète A. Machado. Il s'agira donc au long de cette réflexion de nourrir l'échelle du minimal de plusieurs sens du concept de détail, de ce qui est important en tant qu'il ne l'est pas ; trois sens, en tout. Le sens spatial du détail est le détail-éponge vu plus haut ; le sens temporel est le résultat de l'impression de ce détail-éponge dans la mémoire, c'est-à-dire, un détail porteur de l'émotion des choses, d'ambiances, cœur de souvenirs ; un troisième sens, mixte, est celui du détail qui émane de l'homme, les petits riens qu'il égraine au fil de ses actions, mais aussi ses pensées vagabondes.

Selon A. Piette, le dégageant sans désengagement est la façon qu'a l'homme de gérer les situations présentes. On retrouve chez V. Woolf l'idée que la dilution de la personne dans les détails est le fait du présent, mais elle joue aussi un grand rôle dans la mémoire, et donc dans le rapport de chacun avec son propre passé. Les mots de la romancière vont permettre d'étendre la description du vécu humain du temps par-delà la catégorie observable du présent, grâce à la fiction. G. Bachelard disait : « Si notre cœur était assez large pour aimer la vie dans son détail, nous verrions que tous les instants sont à la fois des donateurs et des spoliateurs et qu'une nouveauté jeune ou tragique, toujours soudaine, ne cesse d'illustrer la discontinuité essentielle du Temps » (1966 : 15). A. Piette montrera que la vie humaine se passe bien à l'échelle du détail, mais que l'instant ne se caractérise pas tant par sa spontanéité discontinue que par une sorte de stratification de temporalités ; et V. Woolf intégrera cette idée de temps feuilleté à une durée tissée, broderie de détails. L'objectif est de montrer que détail n'implique pas discontinuité, bien au contraire.

Tant A. Piette que V. Woolf assument que le temps ne se présente pas à l'homme comme un flux linéaire lisible, saisissable et plein, mais qu'il s'effrite. L'individu dans le temps n'est pas une brindille bergsonienne à la mer, ni même un point sautillant bachelardien, mais une sorte d'échassier proustien qui déplie ses pattes dans des rivières enchâssées, ou, ce qui revient au même, dans un fleuve aux courants réticulaires et stratifiés. Le temps de la personne singulière pourrait comprendre trois échelles principales : celle de la durée, celle de l'instant et celle du détail. Une personne se construit dans la durée,

néanmoins son processus de construction passe par un long tissage d'instantanés eux-mêmes noués de détails, tout ceci étant toujours teinté d'une impression de durée plus ou moins forte.

Chez A. Piette, le temps n'est pas séquencé mais stratifié, feuilleté. Le temps est, pour l'anthropologue, une succession d'instantanés, mais « aucun instant n'est arrêté » (Piette, 2005 : 111) : le temps travaille malgré les ruptures de présence et d'absence entre les instantanés, une progression se fait toujours sentir et même l'instant de la mort d'un proche est suivi d'autres instantanés. Le flux de durée avance mais il est vécu par l'homme sous différents modes de présence (entre mode majeur et mode mineur, c'est-à-dire, entre une présence totalement attentive aux événements et une présence non tant distraite que dégagee, capable d'ignorer certaines sollicitations de son environnement, reposée ; nous sommes plus ou moins, mais toujours, dans le mode mineur), et sous la forme d'instantanés stratifiés. Dans « Le mode mineur, l'action et la présence » (Piette, 2015 : 20), l'anthropologue montre l'abondance de détails qui constituent chaque moment de présence humaine : l'homme se dissout en détails, il perd un peu consistance et se soustrait à la situation car n'est pas en mesure d'être constamment à l'affût. Il s'évapore partiellement, en somme, et vit à la fois le temps de la situation et celui de ses pensées vagabondes qui se promènent en rebondissant plus ou moins sur des détails de la situation ; il stratifie sa présence temporelle plus ou moins attentive, inconsciemment. Ce temps feuilleté est vécu à la fois comme un enchaînement de détails, une fusion d'instantanés et une inexorable progression de la durée de l'existence, qui se fait plus ou moins sentir. G. Bachelard ne reconnaissait d'évidence que dans le rapport attentif, conscient, actif au monde, pour faire de l'instant la seule réalité temporelle. Avec A. Piette, l'idée de temporalité stratifiée permet de rendre compte des dégagements et d'ébaucher un rapport plus fin au temps que celui des actes saccadés, où plusieurs temporalités suivent leur cours et se continuent, sans pour autant tomber dans le processus d'action de H. Bergson dans lequel début et fin n'existent jamais vraiment.

V. Woolf ne pense pas non plus le temps linéaire séquencé ; le temps est certes feuilleté, puisqu'il y a toujours différentes dimensions pour une même situation vécue, mais il est aussi et surtout tissé. Le temps passe, les instantanés ne s'accumulent pas mais se tissent entre eux, dans la durée. Si l'on mêle ces deux visions du temps selon les trois échelles de la durée, de l'instant et du détail, on obtient l'image d'instantanés feuilletés au présent, de détails qui nouent les feuilles d'instantanés entre elles grâce à leur ambiguïté spatio-temporelle, au présent et dans la mémoire, et d'une durée tissant les instantanés feuilletés, en les embrassant et les traversant. Dans son travail d'anthropologie empirique, A. Piette observe les individus dans leur rapport au temps présent, et donc dans la succession d'instantanés stratifiés ; c'est dans son anthropologie existentielle qu'il est à même de narrer, et donc d'observer la durée, ce que devient la stratification au sein des complexes catégories de passé, de présent et d'avenir. C'est lorsqu'il adopte une démarche plus intérieure qu'il est à même de

décrire de manière complète le temps de l'existence humaine. L'anthropologie existentielle se rapproche de la littérature en ce qu'elle entre dans l'être qui traverse son temps, plutôt que de l'observer du dehors, marcher le long du temps. A. Piette construit son anthropologie existentielle autour d'une différenciation de son travail méthodologique et de celui de la littérature :

« Cette description des instants des êtres, des instants qui se suivent, il s'agit de ne pas la laisser à l'écriture littéraire mais au contraire de faire fructifier le savoir-faire méthodologique, transmissible, vérifiable, des enquêtes de terrain, tout en le déplaçant au profit de la description et de la compréhension des différents êtres » (Piette, 2008 : 3).

L'essai d'anthropologie existentielle gagne pourtant sur la description de ce qu'est la durée grâce à sa capacité de narration intérieure ; il y aurait peut-être une possibilité de déploiement dans la description du temps de l'existence humaine par la collaboration de l'anthropologie de A. Piette et de l'écriture littéraire. Je propose donc d'observer les mots de la romancière pour voir l'apport que constitue l'outil de la fiction, dans la même démarche intérieure et attentive à la subjectivité.

LA CONSISTANCE DU PRESENT

V. Woolf souligne tout de même que les hommes sont limités à l'échelle des instants, qu'ils peuvent tisser mais pas lire du point de vue supérieur de la durée. En effet, ils n'ont vraiment en main que le présent, qui est à la fois une salvation et une malédiction contre la pensée de soi, du monde et de la vie. Ses personnages se retrouvent souvent interrompus dans le cours de leur pensée par les éléments du présent ; ce qui les entoure les rattrape toujours. L'instant présent finit toujours par prévaloir sur un travail, une réflexion, une action qui s'inscrit dans la durée et peut faire oublier le temps, un petit peu, mais jamais longtemps. Et cet instant présent auquel nous revenons sans cesse est la seule temporalité sur laquelle nous ayons une véritable emprise ; le reste de notre vie s'y rattache ou en émane. Pour l'homme, tout n'est qu'ondoiement entre la participation active à la situation présente et les pensées vagabondes, et c'est bien cela que décrit A. Piette ; les fictions de V. Woolf me semblent prendre leur consistance dans ces pensées vagabondes qu'elle creuse et lie, et qui sont pour la plupart des bribes d'instant du passé, c'est-à-dire d'autres présents, passés. Dans *Les années*, le personnage principal, Eleanor, se formule cette spécificité humaine :

« Ma vie, songeait-elle. C'est étrange. Pour la seconde fois ce même soir quelqu'un lui parlait de sa vie. Et je n'en ai pas, se dit-elle. La vie ne doit-elle pas être une chose qu'on peut manier et présenter ? Une vie de soixante-dix ans. Mais je ne possède que le moment présent. (...) Des millions de choses lui revenaient en

mémoire. Des atomes dansaient séparément, puis s'aggloméraient. Mais comment peuvent-ils composer ce que les gens appellent une vie ? Sa main se referma, serra les pièces de monnaie qu'elle tenait. Peut-être y a-t-il "moi" au milieu de tout cela, se dit-elle, un nœud, un centre, et de nouveau elle se vit assise à sa table (...). » (Woolf, 2004 : 381)

Eleanor se retrouve vite, à la fin de ce passage, interrompue par le présent, et sa pensée, trop complexe, lui semble impossible à formuler, s'estompe et lui échappe.

G. Bachelard citait G. Roupnel de la sorte dans *L'intuition de l'instant* : « il y a identité absolue entre le sentiment du présent et le sentiment de la vie » (1966 : 20). V. Woolf permet de formuler autrement la consistance du présent, car le sentiment de la vie est celui de ce présent envahissant mais incomplet, dont les fils touchent en plusieurs points le passé et l'avenir sans les contenir.

C'est pour cette raison que la mémoire est importante chez V. Woolf. La mémoire est un cheminement complexe de l'esprit : chaque chose en rappelle une autre, et les instants d'une vie se superposent, hors chronologie, pour former des liens. C'est donc en la mémoire que repose la clef pour que l'homme puisse prendre sa vie à pleines mains : il faudrait chercher ce qui revient sans cesse avec des variantes, pour pouvoir tout saisir. Mais cette maîtrise de la mémoire n'est pas accessible à l'homme, et Eleanor elle-même se perd dans sa réflexion et se dissout dans le présent au moment de formuler cette idée de motifs de vie :

« Est-ce que tout se reproduit ainsi avec des variantes ? se dit-elle. En ce cas existerait-il un motif, un thème, qui reprendrait comme dans une symphonie, un thème, à demi rappelé, à demi pressenti ?... un motif gigantesque, momentanément perceptible ? Cette idée lui procura un plaisir extrême ; cette notion d'un motif. Mais qui le dessine ? Qui l'invente ? Son esprit s'égara. Elle ne put achever sa pensée. » (Woolf, 2004 : 384)

Ce « momentanément perceptible » suggère néanmoins la possibilité d'un instant révélateur, fugace mais total. Un instant peut être révélateur de sens, total, lorsqu'il dévoile à la personne son rapport au temps de manière intuitive, lorsqu'il abolit la course au temps et fait du présent un milieu naturel évident. Un éclat fugitif et sacré. Il s'agit de la seule passerelle de connaissance d'une vie entière liée au monde ; c'est à la fois fuir la situation présente et rejoindre l'instant présent inscrit dans la durée. Les motifs de vie s'imbriquent à la perfection le temps du croisement des détails adéquats. Le détail-éponge est remarqué, il permet de désamorcer le sens plaqué sur les choses par la situation présente, et de voir l'articulation de l'instant présent ; celui-ci s'épure, toutes les strates de présence qu'il porte, les différents rythmes, s'accordent et la durée s'identifie alors parfaitement à l'instant total. La personne n'est plus un bloc compact qui lutte contre l'écoulement enragé de sa vie, mais une vie qui se dissout agréablement dans un instant plein

d'évidence ; une évidence faite d'un éclat de coïncidence entre soi, l'espace du présent, et le temps de la mémoire, grâce au langage commun du détail, du minimal. L'avenir n'existe plus vraiment tant il semble découler naturellement de cet instant plein. On trouve parfois des instants pleins dans des passages des ouvrages de V. Woolf : la contemplation d'un paysage qui suspend les pensées en cours et devient une sorte d'immersion et de prolongement de soi, par exemple, décrite du point de vue interne.

G. Bachelard opposait G. Roupnel à H. Bergson en faisant de la durée une construction de la mémoire, faite de l'extérieur : la mémoire était décrite comme la « puissance d'imagination par excellence, qui veut rêver et revivre, mais non pas comprendre » (Bachelard, 1966 : 25). De ce fait, la durée n'a pas de réalité, en la cherchant on trouve « toujours des broderies, jamais l'étoffe ; toujours des ombres et des reflets sur le miroir mobile de la rivière, jamais le flot limpide » (Bachelard, 1966 : 33). Mais finalement, et si, avec V. Woolf, il n'y avait pas d'autre étoffe qu'une gigantesque broderie, et que cela ne signifiait pas sa dissolution mais au contraire une forme de continuité plus humaine que celle du flux uniforme, de l'étoffe trop lourde et trop dense de la pleine durée ? La mémoire viendrait jouer le rôle de tisseuse et, tout en conservant l'instant comme réalité temporelle fondamentale, donnerait naissance à une étoffe imparfaite, mais humaine. G. Bachelard nous dit : « La mémoire, gardienne du temps, ne garde que l'instant ; elle ne conserve rien, absolument rien, de notre sensation compliquée et factice qu'est la durée » (1966 : 35) ; cela ne signifie pas qu'elle ne soit pas elle-même la garante de la durée, sans nier l'imparfaite présence au monde de l'homme qui ne maîtrise que la situation qu'il est en train de vivre.

Les personnages cherchent à saisir le sens de leur vie et sont constamment confrontés à une question impossible et/ou interrompus par la situation présente qu'ils habitent, pour la simple raison qu'ils ne peuvent jamais se désengager complètement de la situation pour se livrer à la pensée. *Les années* est une œuvre qui tourne autour de cette frustration. Les personnages ne peuvent pas non plus se saisir eux-mêmes. Eleanor rêve de voir naître une vie faite d'un présent révélateur où tous les instants seraient liés, et a recours à des images qui lui parlent, permises par le style littéraire :

« Il doit y avoir une autre existence, se dit-elle, retombant en arrière, dans son fauteuil, exaspérée. Pas en rêve, mais ici, maintenant, dans cette salle, parmi des êtres vivants. Il lui semblait être au bord d'un précipice, les cheveux rebroussés par le vent, et sur le point d'atteindre quelque chose qui la fuyait. Il doit y avoir une autre existence, ici, maintenant, se répéta-t-elle. Celle-ci est par trop courte, trop interrompue. Nous ne savons rien, serait-ce sur nous-mêmes. Nous ne faisons que commencer à comprendre, ici et là. Elle arrondit ses mains sur ses genoux, comme l'avait fait Rose autour de ses oreilles. Elle en fit une coupe. Elle aurait voulu y enclore l'instant présent, le retenir, le remplir de plus en plus de passé, de présent et d'avenir, pour enfin le voir resplendir, entier, lumineux, riche de signification. » (Woolf, 2004 : 445)

Mais cette frustration peut aussi être perçue comme étant la beauté de la condition humaine ; ces écrits le montrent, par leur sensibilité et leur délicatesse. C'est une belle frustration. Dans *Au phare*, V. Woolf fait même faire le constat à un personnage peintre que la stabilité de l'existence ne se retrouve que par fragments, et que ceux-ci sont comme des œuvres d'art. La jeune peintre se demande quel est le sens de la vie, et assume que si la grande révélation ne viendra jamais, il y a toujours les petits miracles quotidiens, « des illuminations, des allumettes qui s'embrasent à l'improviste dans le noir » (Woolf, 2009 : 222) : et c'est là, selon elle, la véritable nature de la révélation. "In the midst of chaos there was shape ; this eternal passing and flowing (...) was struck into stability" (Woolf, 2000 : 176)⁴.

Chez V. Woolf, les vies sont décrites à une échelle bien plus fine que celle de la linéarité des années. Elles sont tissées, brodées d'ondoiements entre instants, instants eux-mêmes noués de détails. Dans la mémoire, tout est rugueux et multiple. Les souvenirs ne s'ordonnent pas de manière linéaire, propres et complets, classés en idées, impressions, récits et jugements ; tout cela se mélange et se rappelle, des associations étranges se font et donnent des couleurs nouvelles aux choses que l'on porte avec nous, selon l'angle sous lequel on les regarde. C'est la démarche littéraire de V. Woolf qui permet d'en rendre compte parce qu'elle entre à l'intérieur des personnages et de leur conscience du temps kaléidoscopique. Le temps humain est fait de répétitions et de glissements, plutôt que de lignes. G. Bachelard suggérerait bien que la durée était trop complexe pour caractériser notre rapport au temps, en montrant que nous avons besoin de l'Histoire (l'ordre des présidents ou les années, par exemple) pour éviter les anachronismes dans notre propre histoire individuelle ; mais il a choisi de l'écarter radicalement, alors que la version réticulaire proposée par cette conception littéraire du temps humain permet de rendre compte de cette facticité du temps linéaire tout en évitant l'instant comme atome solitaire. Ce qu'elle fait dire à ses personnages sur leur rapport au temps est d'autant plus riche que c'est appliqué en contexte : ils sont en train de vivre ce qu'ils formulent, le présent les frustre, les interrompt, le passé résonne dans leurs oreilles, l'avenir les appelle, et cela se sent dans leurs mots, car la fiction permet à la romancière de décrire du dedans ce qu'elle comprend du dehors, tout en écoutant ce qu'elle apprend d'elle-même, de sa propre subjectivité. Les mots de l'anthropologie existentielle d'A. Piette partent d'un point de vue différent mais nourrissent la même démarche. Si pour comprendre l'autre homme il est parfois nécessaire d'être à l'écoute de soi-même en tant qu'homme, l'idée est qu'une science qui cherche à décrire l'existence humaine doit pouvoir avoir recours à du contenu subjectif. A. Piette est par exemple à même d'expliquer ce que peuvent représenter les croyances religieuses dont un homme dispose de par son environnement, au

4 « Au milieu du chaos, il y avait la forme ; cet éternel flux (...) était frappé de stabilité » (Woolf, 2009 : 222). Traduction par Anne Wicke.

moment où il en a besoin : un tissu confus vers lequel on se tourne sans en disposer de manière rationnelle, une sorte de ressource floue que l'on accueille dans un mélange de réserve et de curiosité tentée (Piette, 2005 : 19-41). C'est le point de vue subjectif qui permet de décrire de manière réaliste ce que peuvent être les croyances d'un homme, car vues de l'extérieur elles sont présentées comme un système cohérent plus ou moins maîtrisé par chaque sujet d'une communauté. Ce recours est limité à un seul sujet, l'anthropologue lui-même, si l'on reste dans des techniques d'observation scientifiques ; l'anthropologie existentielle a recours aux récits faits par les sujets observés, ce qui ouvre une porte sur leur subjectivité, mais ces récits se concentrent sur ce que cela fait de vivre telle ou telle chose observée aussi au présent et du dehors par l'anthropologue. Ce que je suggère ici, c'est que pour décrire le temps de l'existence humaine, il pourrait être intéressant d'aller un pas plus loin dans cette démarche et de faire dialoguer science et littérature car l'apport considérable de la fiction narrée permet de déployer complètement la subjectivité humaine, dans toute sa diversité, et de la charger de sens depuis l'extérieur sans pour autant la perdre de vue. Il serait peut-être possible de collaborer simplement avec la forme du récit sur la base d'apports faits par le sujet observé, sans pour autant plonger dans la fiction ; narrer, imager, diluer le fait dans toute sa richesse, prolonger le geste de valorisation décrit dans « L'anthropologie existentielle : présence, coprésence et leurs détails », c'est-à-dire donner de l'importance à ce qui n'est pas classifiable, à ce qui est trop subtil et imparfait dans la nature humaine pour tenir le poids d'une étiquette au sein d'un système organisateur du sens. Il s'agirait de trouver une voix capable de faire exister ce qui n'est pas central dans la situation, sans le rendre central, sans en tuer l'essentielle discrétion.

LE LIEN : PRENDRE RACINE DANS LE TEMPS

Le temps de la personne singulière se déroule à l'intérieur du temps historique et cosmique : l'individu doit concilier sa propre durée et celle du monde, par le biais de repères. A. Piette, dans « Le mode mineur, l'action et la présence » (2015 : 34), en définissant la « reposité », pose ce rapport de l'homme à différentes balises, à des repères faits d'acquis à plusieurs échelles qui lui permettent de ne pas vérifier toute l'information qu'il reçoit de sa perception du monde. Il peut s'appuyer sur un ensemble d'éléments de sa connaissance, faits d'habitudes, de savoirs et de suppositions, pour ne pas prêter attention à la totalité des éléments qui l'entourent. A. Piette observe les individus et leur mode de présence de manière scientifique (en suivant une méthode définie, dans laquelle l'observation est essentielle) : il s'intéresse donc au mécanisme même de reposité, employé inconsciemment de situation en situation, de manière continue, au fil des instants du présent auquel il a accès en tant qu'observateur. V. Woolf étant dans une approche littéraire de

l'existence humaine, elle déploie ce mécanisme avec ses personnages. Chez V. Woolf, la durée fait défiler les saisons, les ambiances, les sociétés et les générations ; rien n'est pareil et cependant les choses se ressemblent. En somme, il y a des repères, présents autour des personnages à chaque instant, mais il y a aussi les légers changements subis par ces repères, qui marquent les personnages. Face au grand roulement du temps, les hommes s'accrochent à des détails ressemblants ou différents, et tissent des instants de manière non séquencée. Dans *Les années*, V. Woolf attache une importance plus grande que dans ses autres œuvres au temps historique : les personnages traversent les années, de 1880 aux années 1920, il y a la guerre et les alertes à la bombe, mais il y a surtout, au jour le jour, l'évolution de l'automobile, du paysage urbain et des intérieurs, et les autres personnages qui sont eux-mêmes des repères changeants, qui se décuplent en enfants, frères, cousins, petits-enfants... Le mécanisme de reposité est constamment bousculé par le temps et c'est ce qui fait la prise de conscience de la durée, ainsi que de l'altérité au sein de l'espace, par l'individu. Le temps exprime sa progression par l'espace et l'évolution de nos repères dans cet espace ; les hommes habitent ensemble la peau changeante du temps et sont ainsi liés entre eux. En somme, l'anthropologue empirique décrit surtout l'habileté de l'homme à gérer le présent, mais la romancière déborde légèrement de ces analyses par sa prise en compte du passage du temps sur la conscience du présent de ses personnages, ayant la possibilité de les narrer, de voir leur temporalité de l'intérieur.

Les hommes sont liés entre eux par le monde qu'ils habitent, mais aussi par leurs relations. Le temps de chacun est constamment confronté au temps des autres. Mais le temps se partage-t-il ? Vit-on ce qui nous fait passer comme un flux personnel, ou bien au contraire comme un ressenti qui ne prend sens qu'auprès de référents autres que soi-même ? Dans *Aristote, Heidegger, Pessoa. L'appel de l'anthropologie*, A. Piette définit les hommes comme des volumes d'être stratifiés, bien distincts les uns des autres. Ils partagent des lois, des espaces, du temps, des instants ; mais les manières d'être de chacun dans ces situations diffèrent toujours. Il existe donc des strates partagées et des strates propres. En suivant l'écrivain Fernando Pessoa, il sépare les individus les uns des autres, et fait de leurs échanges des tentatives jamais totalement achevées. On pourrait dire que son regard méthodologique déborde sur son regard théorique : de sa démarche qui fait de l'homme un objet dont l'unité est suffisante pour la science, il va vers une théorie de l'homme singulier replié sur lui-même. Les personnes sont les unes pour les autres comme des halos ou des lignes qui ne s'atteignent jamais vraiment. Les liens entre les personnes n'existent pas, il n'y a que des traces, des impacts, plus ou moins durables, laissés sur les autres (Piette, 2016b). Le partage se fait côte-à-côte, les existants sont présents ensemble mais ne se mêlent pas. La « coprésence » (Piette, 2008) est un beau concept en ce qu'il permet d'exprimer la continuité du rythme du temps de chacun, idée plus fine que celle des interactions qui posent les êtres

les uns face aux autres de manière laborieuse, brisant la continuité de chacun pour les insérer dans une suite d'activités séquencées. La coprésence, le fait que telle et telle personne soient présentes en ayant chacune leur petit chemin rythmé de manière spécifique en cours (des pensées éparpillées, des humeurs, des provenances spatiales, des essoufflements différents), est plus réaliste que le face à face codifié de chaque situation (le client face au serveur, sortis de nulle part, projetés dans le contexte du café, par exemple). On peut remarquer au passage que les fictions littéraires et cinématographiques usent beaucoup de cette idée de continuité, construire le personnage du serveur en le suivant depuis chez lui jusqu'au café, sans son tablier, ... Cependant le concept de coprésence préfère la trace au lien, car le lien supposerait une sélection de données qui éclipserait l'être au profit de ce qu'il partage ; avec la trace, chaque être reste entier et cœur de l'étude.

On pourrait croire qu'il y a, dans *Les années*, une théorie sous-jacente similaire à celle des traces : les personnes se marquent les unes les autres, et progressent chacune vers la fin de leur propre vie. Seulement, elles sont aussi liées entre elles, à travers le temps. Non pas qu'elles ne soient pas indépendantes les unes des autres ; chacun fait sa propre vie, mais tisse avec certaines personnes des liens véritables. *Mrs Dalloway* offre un témoignage d'amour puissant :

« C'était une brusque révélation, une légère coloration comme le rose qui vous monte aux joues et qu'on tente de réprimer, puis, lorsqu'il se répand, voilà qu'on cède à ce débordement, qu'on l'accompagne jusqu'à sa pointe extrême et là, on tremble, on sent le monde qui se rapproche, tout gonflé de quelque signification extraordinaire, c'est une sorte de ravissement qui fait pression de l'intérieur, qui fait craquer sa mince écorce et qui jaillit et se déverse comme un baume sur les gerçures et les blessures. » (Woolf, 2010 : 100-101)

Ce témoignage montre, entre autres choses, que les êtres sont liés entre eux en profondeur, qu'ils font émerger les uns chez les autres des sentiments depuis l'intérieur et que cela teinte le monde d'un sens nouveau. L'image du lien est différente de celle de la trace, le lien est un prolongement qui vient de l'intérieur et s'enracine chez l'autre personne. A. Piette évoque dans les mots de son anthropologie existentielle des sentiments qui sont plutôt donnés et reçus. Je suivrai ici l'image de la romancière afin de pouvoir aller au bout de l'idée d'un rapport tissé de l'homme au temps dans la durée, à l'échelle de l'homme seul, de l'homme dans le monde avec ses repères changeants, et des hommes liés entre eux et liant leurs temporalités spécifiques entre elles ; il s'agit aussi de poursuivre le déploiement de la démarche subjective jusque dans la définition de la relation, pour définir la relation de l'intérieur comme un lien vivant, plutôt que de l'extérieur comme une construction créée entre deux points vivants dans le but de donner sens aux impacts laissés l'un sur l'autre.

L'ÊTRE ET LA CONNAISSANCE : UN ENRACINEMENT SUBJECTIF

Les mots de l'anthropologue britannique Tim Ingold, qui insistent sur l'ancrage de la personne dans son environnement, termineront cette tentative d'enracinement de l'homme dans le temps. Il est possible de comprendre T. Ingold en termes woolfiens, par les métaphores de la broderie et du tissage, pour étayer l'idée que l'homme est plongé dans le monde, qu'il est lié à lui et aux êtres qui l'entourent, par-delà les logiques de causalité qui ne feraient que l'y placer, l'y poser de l'extérieur, comme un pion, au lieu d'une plante qui pousse et tisse de l'intérieur. Dans *Marcher avec les dragons*, T. Ingold propose ce qu'il appelle une « écologie de la vie » : « mon but est de remplacer l'opposition nature-culture, une opposition aujourd'hui dépassée, par la synergie dynamique de l'organisme et de l'environnement, afin de retrouver une authentique écologie de la vie » (2013 : 21). Pour T. Ingold, la vie organique est active et non réactive, l'organisme n'est pas une entité différente de l'environnement car les deux sont une totalité indivisible. L'écologie de la vie étudie la dynamique du processus de développement de ce tout. Il est essentiel que l'esprit se déplace, fasse partie du corps en mouvement pour que le monde se révèle à lui, plutôt qu'il ne le déduise. Selon T. Ingold, les personnes sont donc engagées dans des relations continues avec leur environnement, relations qui sont le cœur du processus de vie. On acquiert donc une connaissance de l'environnement de manière directe et par l'expérience de vie que nous avons au quotidien.

« Le concept même de l'homme, dans sa forme moderne, exprime le dilemme d'une créature qui ne peut connaître le monde dont elle fait partie qu'en le quittant. Pourtant, nous habitons le monde en nous déplaçant à travers lui et non en parcourant sa surface extérieure. Dans cette expérience, notre connaissance ne résulte pas d'une accumulation extérieure ; elle se développe et se déploie de l'intérieur même de notre être terrestre. Nous nous développons dans le monde de la même manière que le monde se développe en nous. » (Ingold, 2013 : 352)

L'homme existe donc en lien avec tout ce qui lui est autre, tant dans le temps, avec les différentes temporalités, siennes ou des autres, et sa mémoire, que dans l'espace, avec l'environnement qu'il parcourt et les êtres qu'il côtoie, espace qui se montre bien être la peau du temps.

L'effort de T. Ingold pourrait se résumer ici comme une réinsertion de l'être subjectif, de l'homme qui pense et qui rêve en plus de percevoir, dans le monde qu'il habite à sa façon. Je terminerai donc cette réflexion sur les mots de cet anthropologue qui formule explicitement ce que A. Piette applique dans son anthropologie existentielle, à savoir la richesse qu'il y a à retrouver dans la subjectivité, comprise comme un apport sérieux à la connaissance de l'humain.

Pas plus que l'animal, l'homme ne peut vivre constamment « dans un détachement contemplatif » (Ingold, 2013 : 136-137) : il est engagé dans le monde par l'action et peut se désengager par l'introspection, mais, selon T. Ingold, l'engagement prévaut au quotidien, la pensée ne prime pas sur la vie. De fait, on peut avoir recours ici aux termes plus fins de A. Piette, et parler de dégagement sans désengagement. Ingold voit, pour l'homme, un problème fondamental, qui s'appuie sur la reconnaissance de cet engagement : comment établir une passerelle entre le fait et la fable, donner une place à l'imaginaire au sein de la connaissance qui, de plus en plus, réclame la « vraie » nature des choses ? Il s'agit de concevoir notre rapport au monde de l'intérieur, tissé de lignes plutôt que composé d'éléments classifiés de l'extérieur. On ne sort pas totalement de soi pour comprendre le monde. Ce qui ne correspond à aucune case étiquetée au sein d'un système porteur de sens doit pouvoir avoir une place plus reconnue que celle du fourre-tout négligé que peut être parfois la subjectivité. La rupture entre le monde et notre imagination, creusée par la rationalité scientifique conventionnelle, n'est pas viable selon T. Ingold. Pour « réparer la rupture entre l'être et la connaissance » (*idem* : 357), et ainsi décrire l'existence humaine en prenant en compte la richesse inclassable de l'approche subjective de la réalité, T. Ingold suggère de replonger dans des traditions plus attentives à l'imaginaire (les écrits médiévaux notamment) et de donner de la valeur au monde qui nous entoure en tant qu'il nous entoure, qu'il est dans notre prolongement.

CONCLUSION

J'ai entrepris de décrire le temps de l'existence humaine comme un tissu d'instantanés noué de détails, un réseau complexe de rythmes et temporalités stratifié et inséré dans la broderie de la durée. J'ai volontairement mêlé des images au vocabulaire de la philosophie, afin d'appliquer moi-même un mode de description qui ait recours à l'imaginaire et parle à la fois au raisonnement logique du lecteur et à ses capacités moins rationnelles, plus connectées à sa subjectivité, par lesquelles il peut se représenter sa propre idée imagée du temps. Je vise une philosophie qui emprunte des mots à la poésie, suggère une anthropologie qui collabore avec les mots de la littérature et rejoint le constat de T. Ingold concernant la rupture actuelle entre l'être et la connaissance. Les imperfections de l'être, ses écarts minuscules et ses niveaux divers d'attention, ses rêves et pensées qui se mêlent à ses promenades en pointillés, son besoin de cohabiter avec une foule de détails et de s'évader lui-même par ceux qu'il produit, sont à mon sens les caractéristiques premières de l'humain lié à ce qu'il habite et à ceux avec qui il cohabite ; car au sein d'un monde riche et inégal, et auprès d'autres êtres différents et complexes, une forme d'attention unique, extériorisée et simplement fonctionnelle serait la cause d'un comportement machinalement destructeur envers l'environnement et les

autres. Une description de l'existence humaine qui n'attache pas ou peu d'importance à ces imperfections risque de construire un idéal. Les sociétés occidentales actuelles semblent tendre de plus à plus à quantifier plutôt qu'à valoriser, dans un nombre grandissant de domaines d'activité. Ce qui n'est pas quantifiable, ce qui n'entre pas dans le lissage de la classification systématique, c'est là ce qui distingue l'homme de la machine telle qu'elle est conçue (et non telle qu'elle est vécue) ; les aspérités pleines de valeur subtile nous caractérisent. L'apport de récits, d'approches intériorisées du réel, de fiction, d'imaginaire, devient essentiel à la santé de la connaissance que nous avons de l'humain. C'est un apport d'eau, de liquide vital impossible à découper et riche en symboliques, nécessaire à la fertilité de cette connaissance qui s'assèche.

BIBLIOGRAPHIE

Gaston BACHELARD, *L'Intuition de l'instant. Suivi de : Introduction à la poétique de Bachelard* par Jean Lescure, Paris, Gonthier, 1966.

Tim INGOLD, *Marcher avec les dragons*, Bruxelles, Zones Sensibles, 2013.

Antonio MACHADO, *Poesías completas*, Madrid, Espasa-Calpe, 1990.

Albert PIETTE, *Le temps du deuil. Essai d'anthropologie existentielle*, Paris, Les Éditions de l'Atelier, 2005.

A. PIETTE, « L'anthropologie existentielle : présence, coprésence et leurs détails », *Antrocom*, vol. 4, n° 2-, 2008, pp. 131-138.

A. PIETTE, « Le mode mineur, l'action et la présence », in Catherine REMY et Laurent DENIZEAU (dir.), *La Vie, mode mineur*, Paris, Presse des Mines, 2015, pp.19-41.

A. PIETTE, *Aristote, Heidegger, Pessoa. L'appel de l'anthropologie*, Paris, Editions Petra, 2016.

A. PIETTE, « Qu'est-ce que l'anthropologie existentielle ? », conférence du 14/11/2016 à l'Université Catholique de Lyon dans le cadre du séminaire « Décrire l'existence humaine : de la philosophie à l'anthropologie existentielle » dirigé par E. d'Hombres et L. Denizeau.

Virginia WOOLF, *Les années*, Paris, Mercure de France, 2004.

V. WOOLF, *Au phare*, Paris, Stock, 2009.

V. WOOLF, *To the Lighthouse*, London, Penguin, 2000.

V. WOOLF, *Mrs. Dalloway*, Paris, Gallimard, 2010.

RÉSUMÉ : Cet article philosophique est à la fois une réflexion sur ce à quoi pourrait correspondre la notion de temps dans le vécu humain et sur les différentes formes de description possibles de ce ressenti. Anthropologie, littérature et philosophie se répondent pour proposer un paysage envisageable du temps de l'existence humaine, appuyé sur la notion de détail, qui soit respectueux de la dimension subjective de ce ressenti, par-delà l'observable.

MOTS-CLÉS : temps, détail, description, humain, philosophie, anthropologie existentielle, Albert Piette, littérature, Virginia Woolf, subjectivité, fiction, connaissance.